Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 45 [i.e. 46]

Artikel: Le collier de l'orpheline : [suite]
Autor: Berger, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184895

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

du Corps législatif.

Il est un point de sa biographie sur lequel on a conté les histoires les plus invraisemblables. C'est l'accident qui lui a enlevé l'usage d'un œil.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, un coup de tête de l'enfant qui a amené ce fatal événement. Un accident des plus vulgaires arrivé chez un voisin, le coutelier Galtier, a causé ce malheur. Gambetta, pendant toute son enfance, a gardé son œil blanchâtre, proéminent.

Ce n'est qu'en 1866 qu'il s'est décidé à se faire faire à Paris une opération douloureuse, opération qui a transformé complètement sa physionomie.

La famille de M. Gambetta a quitté le Quercy depuis 1869 et habite aujourd'hui à Nice une modeste maison de campagne, non loin de la mer, sur la route de Villefranche. »

L'anglais et lo poustillon.

Vo sédè bin que l'est que n'Anglais ? L'est onna sorta dè dzeins coumeint on autra, hormi que l'ont dâi grands favoris, dâi grantès deints et on grand meinton. L'ont assebin adé on panaman einvortolli à lâo tsapé, et on pitiou laivro rodzo à la man. Cé coo, qu'étâi venu du tsi leu po vairè lo canton dè Vaud, se trovâvè pè Maôdon et volliavè allâ tant qu'à Thierreins pè la pousta, vu que n'y a min dè tsemin dè fai. Qu'allâvè-te férè à Thierreins?... On l'a jamé bin su. Tantià que sè travâ solet dein la déligence avoué lo poustillon, que conduisâi; et quand passiront découtè cllia mâison que ya quie à la crâijà coumeint on va à Neyruz, lo pouai dè cllia maison étâi que dévant que sè vouinnâvè dein lo verin. Adon lo Godem, que risâi dè lo vairè férè dâi z'écllierbotâiès dein lo crâo, démandà a cé que conduisâi :

— Aoh ! comment vo disez à cette 'hanimal?

— Un cochon anglais, mossieu, que repond lo cocher.

L'Anglais, quand l'ouïe cein, vegne rodzo dè colére dè sè vairè accobliâ à n'on caïon et lâi tsapà dè bocsi l'autro, que l'est don dè lo poncenâ à coup dè poing, mâ sè ratint et sè peinsà que lo volliâvè prâo remotsi on momeint.

Cein ne manquà pas, kâ on pou plie lévè, reincontriront onna cariole d'écouali qu'étâi trainâïe pè onna soûma.

Vaitsé m'n'afférè, sè peinsà l'Anglais et ye fe âo cocher ein lâi montreint l'âno :

— Comment vo appelez cette chose en français?

— Un bourrisque, mossieu.

— Aoh yes ! very-well ! chez no, dans le Angleterre, on appelé ça one postillone.

Et tot conteint dè l'âi avâi dinsè rivâ son clliou, la colére lâi passà.

Le collier de l'orpheline.

III

Le comte avait étouffé un soupir à la vue des cheveux contenus dans le petit bijou.

— Des cheveux ! exclama Gabriel.

— Oui, de la mère de Marguerite, acheva M. de Laval.

Le comte rendit le collier avec un air presque solennel et tendit la main au peintre.

— Gabriel, lui dit-il, quel jour serez-vous visible, ici même ?

— Tous les jours que Dieu fait, répondit le peintre ; je ne quitte mon atelier que pour aller déjeuner, le matin, avec ma tante, après quoi, je regagne ma retraite ; la peinture est une maîtresse que j'adore ; elle vous trahit quelquefois, par exemple, quand on est refusé au salon, mais n'importe, elle vous console toujours !

— Cette semaine même, reprit le comte, je vous reverrai ; nous avons à causer ensemble de choses qui vous intéressent, vous et moi.

Et il sortit, après avoir de nouveau pressé la main du peintre.

— Ah ! ça ! pensa alors Gabriel, qu'a-t-il pris subitement à mon noble visiteur ! — *Mon collier de corail* ne l'a pas précisément rendu gai.

En quittant Gabriel, le comte avait dit : « Cette semaine même, je vous reverrai. » Il paraît qu'il ne pût tenir parole, car ce fut seulement quinze jours après qu'il revint à l'atelier du peintre.

Dès son entrée, il fut s'asseoir dans le fauteuil à la Voltaire où déjà une fois il avait pris place ; il croisa lentement ses jambes l'une sur l'autre, et regarda le peintre avec un visible embarras.

Il y eut un assez long silence entre nos deux personnages. Gabriel attendait que le comte prît la parole.

Celui-ci paraissait hésiter à entrer en matière.

— Vous m'avez raconté l'histoire de Marguerite, dit-il enfin d'une voix mal assurée, je puis à mon tour vous dire celle de sa mère.

Gabriel déposa vivement sa palette et regarda son interlocuteur avec anxiété.

— Oui, mon ami, continua celui-ci avec émotion, vous ne connaissez d'Inès que l'histoire de ses dernières années, je connais celle des jours, où en apparence du moins, elle était moins *malheureuse* ; accordez-moi donc votre attention.

— J'écoute, monsieur.

— Il y a beaucoup d'analogie entre le destin de la mère et celui de la fille. Comme Marguerite, sa mère fut élevée par les soins d'une dame pieuse ; mais elle avait pour père (elle) un honnête homme dont elle pouvait porter légitimement le nom.

« On le nommait Gérard, et il était mécanicien de profession : il fut broyé dans un engrenage, et cette fin terrible décida du sort d'Inès. Comme la mère était morte quatre ans auparavant, une dame d'un haut rang s'intéressa à la pauvre orpheline. Cette dame n'était autre que ma tante.

» Elle fit donner à Inès une certaine éducation, car parvenue à l'âge de seize ans elle servait déjà de lectrice à sa bienfaitrice, dont la vue s'était affaiblie au point de craindre une complète cécité. Inès avait dix-sept ans, une physionomie ouverte, de longs cheveux bruns, des yeux bleus superbes ; ma tante en raffolait. »

— Vous me faites le portrait de Marguerite, s'écria Gabriel.

— La noble dame, ai-je dit, était ma tante, reprit le comte. Malheureusement cette tante avait un neveu, et ce neveu, c'était moi...

— Malheureusement, dites-vous ?

— Oui, malheureusement.

Le peintre commençait à deviner l'une de ces liaisons de circonstance, qui commencent par des sourires et qui finissent par des larmes.

Le narrateur continua ainsi :

— Les longues soirées d'hiver sont souvent bien dange-

reuses pour une jeune fille de dix-sept ans et un jeune homme de vingt-cinq, surtout quand le tête-à-tête n'a d'autre témoin qu'une vieille bonne dame quelque peu sourde et y voyant à peine. C'était comme si nous eussions été seuls. Il arriva alors ce qui devait arriver : à force de regards involontaires, à force de demi-mots, qu'entrecoupaient les silences disant beaucoup trop de choses, il arriva donc que celui qui vous parle aima Inès et que la pauvre Inès aima le comte de Laval. Sur ces entrefaites, une nouvelle arriva qui fut pour moi un coup de foudre : j'étais depuis quelques années déjà attaché au ministère des affaires étrangéres, direction des consulats ; or, je venais d'être nommé vice-consul de France dans une colonie anglaise de l'Australie ; il n'y avait pas à hésiter : je dus partir... Je reçus les adieux de ma tante qui sanglotait et je lui donnai l'espoir de mon retour dans un temps peu éloigné !... Inès reçut à son tour mes adieux, mais sans mot dire ; elle était naturellement pâle, et quand je lui dis : *au revoir !* elle baissa tristement la tête et, alors seulement, elle versa une larme ; cette larme me sembla comme l'oraison funèbre d'un bonheur à jamais détruit !

A cette partie de son récit, le comte ne put continuer : il paraissait étouffer sous le poids de son émotion. C'était le souvenir de ses vingt cinq ans qui venait tenailler son cœur et il s'écria en joignant les mains avec violence.

(La fin au prochain numéro.)

Après deux mois de mariage.

Qui jamais aurait dit, excepté Dieu lui seul,
Que cette jeune femme, avec sa robe blanche,
S'inclinant à l'autel, d'où le bonheur s'épanche,
Aurait, après deux mois, son voile pour linceuil ?

Le tombeau ! voilà donc où toute chose tombe !
C'est l'éternelle loi que rien ne peut changer.
Fiancée à la mort, son bouquet d'oranger
Est encore assez frais pour parfumer sa tombe,

Dieu parfois laisse errer, sur le bord du chemin,
Un ange radieux que l'on croit une femme ;
On se prend à l'aimer, puis, quand Dieu le réclame,
On n'a pu, bien souvent, que lui toucher la main.

ALEX. DUMAS fils.

A la vogue de V..., l'un de nos principaux villages, — une jeune femme, mais laide à faire peur, appelait un chien. Celui-ci ne s'approchait pas ; alors madame mettant un morceau de sucre entre ses lèvres fit un nouvel appel, — entendu cette fois.

Un gamin passant : « En voilà une qui ne donne pas son sucre pour rien, quelle tête ! »

Un jeune homme était mis à la question sous prétexte d'examen en pharmacie.

— Monsieur, lui dit un des professeurs, comment reconnaissez-vous la présence de l'acide prussique dans une substance ?

— Il suffit d'en respirer : si l'on tombe mort, l'on est certain d'avoir affaire à l'acide prussique.

Le téléphone et le phonographe viennent d'être dépassés par une nouvelle invention du domaine de l'électricité : nous voulons parler d'un appareil très ingénieux qui transporte à distance et instantanément un liquide quelconque. Cet instrument, d'une simplicité extrême, se compose d'une pile électrique et d'un fil métallique *creux* au centre duquel passe le liquide avec une rapidité qui dépend de l'intensité du courant électrique : nous reviendrons dans un prochain article sur ce nouvel appareil, dont nous donnerons une description plus détaillée.

L'inventeur de cet instrument est un mécanicien allemand appelé Meier : Il a nommé son instrument « Téléschopp, » pour qu'on ne puisse pas lui contester son origine allemande.

(*Scientific american* du 14 septembre 1878.)

Un monsieur porte au bureau du télégraphe une dépêche ainsi conçue :

« Vous annonce avec douleur la mort d'oncle Jacques. Arrivez vite pour entendre lecture testament. Je crois que sommes héritiers. »

L'employé, après avoir compté les mots :

— Il y a deux mots de trop, monsieur.

— Alors, biffez « avec douleur. »

L. MONNET.

La livraison de *novembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants : Rome et Carthage, par M. *Auguste Glardon*. — La Maianche. Nouvelle par M. *Jean Sandol*. — Le régime pénitentiaire en France, par M. *Gaston de Nointel*. — Par monts et par vaux, Souvenirs d'une excursion en Norvège, par Mme *E. Maurice*. (Troisième partie.) — La conspiration du prince Moleskine, par M. *E.-C. Grenville-Murray*. — Chronique parisienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

THÉATRE DE LAUSANNE

Dimanche 10 novembre 1879

LE CHIFFONNIER DE PARIS

Grand drame en 12 tableaux.

On commencera à 7 heures.

Admission des cartes du dimanche.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres, divers, et confection sur commande. — Grand assortiment de papiers à lettres. — Impression de la raison de commerce sur le papier et les enveloppes. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Copies de lettres et presses à copier. — Encre japonnaise ; encre Gardot ; encre Mathieu-Plessy. — Cartes à jouer. — sacs d'écoliers. — Buvards. — Serviettes pour étudiants et hommes d'afiaires. — Couleurs anglaises, pinceaux et papiers teintés pour la peinture des fleurs. — **Agendas et calendriers pour 1879.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY